

PRIX DE L'ABONNEMENT
payable d'avance.

Lyon, 20 fr. pour l'année.
— 11 pour 6 mois.
— 6 pour 3 mois.

Département du Rhône, 24 fr.
Hors du dép., 22 fr. pour l'an.



L'ARTISTE

EN PROVINCE

(Entr'acte Lyonnais),

JOURNAL DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS.

Avec Portraits et Dessins lithographiés par les premiers Artistes, Musique de piano et Romances composées pour le Journal, et délivrées gratuitement aux Abonnés.

Un abonnement d'un an donne le droit de choisir chez MM. BENACCI et PESCHIER, rue Saint-Côme, 2, et sur leur catalogue, pour dix francs, prix marqué, de musique ancienne et moderne.

ON S'ABONNE :

A LYON, au bureau du Journal, rue de l'Arbre-Sec, 31.

A PARIS, chez MM. Auguste de Vigny et C^e, place de la Bourse, n. 5. (Écrire franc de port.)

UN CAPRICE DU SORT.

C'est un nom des plus célèbres dans tout le monde civilisé que celui d'Albert Durer, cet admirable peintre allemand, à propos duquel l'empereur Maximilien disait : « D'un homme de rien je puis faire un noble, mais non un artiste aussi habile qu'Albert Durer. Donc je dois considérer ce dernier beaucoup plus que tous les nobles de ma cour. »

Quiconque est un peu versé dans la biographie des artistes célèbres, connaîtra sans doute dans ses moindres détails la vie commentée de ce peintre inimitable, et aura à raconter quelque anecdote sur le caractère diabolique de son infernale épouse, et sur les continuelles impertinences dont cette harpie indomptée persécutait sans relâche son époux infortuné... Avare, colère, impérieuse, elle ne laissait pas un seul instant de trêve au pauvre Durer par ses vociférations continuelles et frénétiques. En vain Albert, avec une patience angélique et exemplaire, se consacrait exclusivement aux travaux de son art, et produisait chaque jour une de ces œuvres sublimes, et toutes empreintes de son inimitable génie, que les amateurs admirent tant encore aujourd'hui; elle le poursuivait même jusque dans le sanctuaire de son atelier, et là, en présence de tous ses disciples, elle l'étourdissait de ses cris effrénés, l'accablant de récriminations, de sarcasmes et d'injures grossières.

C'était aussi l'habitude de cette furie d'associer, dans les explosions de sa colère, le nom de Samuel Duhobret à celui de son mari. Ce Samuel était un des disciples de Durer, que celui-ci avait reçu par compassion dans son atelier, malgré son âge et son indigence; car ce pauvre diable de Samuel était un homme de 40 ans, et ne possédait d'autre ressource, pour gagner sa vie, que celle de peindre des enseignes et des tapisseries d'appartement, genre de luxe alors presque général en Allemagne. Petit, bossu, tout contrefait, laid au suprême degré, et, s'il est possible, plus encore même, bête au point de ne pouvoir prononcer deux syllabes de suite, que le lecteur veuille donc bien se figurer si le pauvre Samuel devait être un sujet de distraction, d'amusement et de raillerie pour les autres élèves de l'atelier de Durer. Persécuté par ses camarades, outragé et tourné en ridicule par la douce épouse de son maestro, laquelle ne pouvait lui pardonner la circonstance d'avoir été admis gratuitement, et sans prendre d'autre nourriture que celle que Durer, son ange tutélaire, lui faisait passer tous les soirs à l'insu de sa tendre moitié, l'infortuné n'éprouvait d'autre consolation, dans son amère existence, que celle d'aller passer quelques heures au milieu des champs et de dessiner les délicieux paysages qui abondent en si grand nombre dans les environs de Nuremberg. Alors Samuel devenait un tout autre homme; son visage humble et disgracieux se dilatait et apparaissait radieux comme un lys sous l'influence bienfaisante du soleil. C'était une chose vraiment curieuse à voir jusqu'à quel point sa ridicule physionomie devenait par degrés belle et éclatante, quand, assis sur le gazon humide des prairies, et son calepin posé sur les genoux, il s'efforçait de reproduire un de ces admirables effets de lumière, genre dans lequel son talent excellait le plus.

Après avoir passé plusieurs heures de cette manière, il revenait à Nuremberg, où il se gardait bien de parler à quiconque de ses excursions champêtres, et, à bien plus forte raison encore, de montrer les points de vue qu'il avait esquissés de sa main. Accoutumé à être l'objet continu des plaisanteries les plus impitoyables, il tremblait que ses dessins chéris n'éprouvassent aussi le même sort que lui : ces dessins, les seuls et uniques amis qui lui fussent restés dans l'adversité! Il occupait donc silencieusement, dans l'encoignure la plus obscure et la plus retirée de l'atelier, sa place accoutumée, où il ébauchait les œuvres de son maître, remplissant relativement à ces dernières les mêmes fonctions que les apprentis relativement à celles des sculpteurs.

Sauf ces rares excursions champêtres dont nous avons parlé, Samuel arrivait à l'atelier à la pointe du jour et n'en sortait qu'à la nuit close; il rentrait alors dans sa pauvre et triste mansarde où il reproduisait sur la toile les points de vue et les paysages qu'il avait été esquisser dans la campagne.

Afin de se procurer des couleurs et des pinceaux, le malheureux s'imposait les plus cruelles privations, et il arriva même jusqu'au point (raconte l'historien allemand auquel nous devons tous ces détails) de voler à ses camarades leurs pinceaux et leurs vessies de couleurs, tant était grand et irrésistible son amour pour l'art qu'il professait.

Trois années se passèrent de cette manière, sans que Samuel eût révélé à personne, pas même à son maître bien-aimé, les travaux nocturnes auxquels il se livrait dans la solitude. Comment faisait donc ce malheureux pour se maintenir et résister à tant de travaux et de misères? Ceci est un secret entre Dieu et lui.

Un jour Samuel tomba malade; une violente fièvre s'empara de sa misérable personne, et pendant une longue semaine il resta gisant, étendu sur son grabat, sans qu'âme qui vive accourût auprès de lui pour venir le consoler dans sa souffrance et son abandon. Le front embrasé d'une ardeur surnaturelle, et connaissant qu'il allait bientôt mourir, il prit une résolution désespérée : il se leva avec effort de son lit de douleur, prit sous son bras le dernier tableau qu'il avait peint, et se dirigea en chancelant vers la maison d'un marchand de tableaux qu'il connaissait, afin de lui vendre son œuvre à quelque prix que ce fût. Le hasard voulut que pendant sa course il passât devant une maison sous le péristyle de laquelle se trouvait réuni un nombreux concours de monde; il s'approcha, poussé par la curiosité, et vit que c'était un encan d'objets d'art qui avaient été réunis, pendant trente ans d'un immense travail, par un amateur, et qui, dispersés sans pitié, suivant la coutume, étaient vendus à vil prix, après la mort du savant qui avait employé la moitié de sa vie à orner et à augmenter avec eux sa précieuse collection.

Samuel donc, s'étant adressé à un commissaire taxateur, obtint de lui, à force de supplications et d'importunités, qu'il incorporât au nombre des objets qui figuraient dans l'encan le tableau qu'il portait sous son bras; le taxateur, après l'avoir examiné quelques instants, l'estima à 3 thalers (5 fr. 25 c. environ). — Bravo! bravo! s'écria aussitôt Duhobret, je mangerai du moins pendant toute une semaine si je rencontre un enchérisseur. Le tableau fut passé de main en main, en faisant le tour du cercle, pendant que la voix aigre et discordante du crieur répétait à plusieurs reprises :

— A trois thalers! Qui enchérit, messieurs? A trois thalers! je ne le répéterai plus...

Personne ne répondit mot...

— Mon Dieu! mon Dieu! murmurait le pauvre Samuel d'une voix sourde et désespérée, personne n'achètera mon tableau! Que vais-je devenir!... Et cependant c'est bien le meilleur que j'ai peint dans toute ma vie! le meilleur, oh! oui!... L'air circule entre les feuilles de mes arbres, et l'on dirait que les branches s'agitent, tremblent et frémissent; l'eau est limpide et sonore : c'est bien l'eau du Prignitz, belle, féconde, transparente et lumineuse. Combien de vie respire dans les troupeaux qui viennent s'y désaltérer! et ensuite, dans le fond, quelle admirable perspective! l'abbaye de Neubourg avec ses tours brodées à jour comme une dentelle, et ces élégants édifices qu'entoure une ceinture d'humbles chaumières... cette pauvre abbaye de Neubourg d'où l'on a chassé les moines et qui sera peut-être bientôt démolie, parce que maintenant à quoi peut-elle lui servir, l'abbaye, au digne luthérien qui est aujourd'hui son propriétaire? Mon Dieu! protégez-moi, car, si personne n'achète mon tableau, je n'ai plus qu'à mourir...

— Vingt-cinq thalers! murmura une voix faible et sèche, qui cependant fit palpiter de joie le cœur de Samuel.

Il se haussa autant qu'il le put sur la pointe des pieds, afin d'apercevoir la personne qui venait de prononcer ces bienheureuses paroles. O surprise! c'était le même marchand de tableaux vers la maison duquel se dirigeait Samuel quand un ange lui inspira l'idée de s'arrêter près de l'encan et d'y faire présenter son tableau!

— Cinquante thalers! cria une voix forte.

Samuel, ne se possédant pas, aurait embrassé dans ce moment les genoux du corpulent individu vêtu de noir qui venait d'adresser cette enchère au crieur.

— Cent thalers! répliqua la voix débile du marchand de tableaux.

— Deux cents thalers!

— Trois cents!

— Quatre cents!

— Mille thalers!...

Ici il régna un profond silence parmi tous les assistants, formés en cercle autour des deux rivaux en lutte, semblables à deux gladiateurs antiques. Samuel croyait rêver, et exhalait du fond de sa poitrine des exclamations confuses.

— Quinze cents thalers !
— Deux mille ! s'écria le marchand de tableaux avec sourire sec et violent.

— Dix mille ! répliqua aussitôt le gros monsieur, le visage empourpré et les yeux enflammés de colère.

— Vingt mille ! et le marchand de tableaux en disant ces paroles, pâle et comme fiévreux, joignit ses mains qui étaient agitées d'un tremblement convulsif.

Le gros monsieur, tout inondé de sueur et haletant de rage, hurla presque en disant ces mots :

— Quarante mille thalers !...

Le marchand resta un moment paralysé, mais un regard insolent et vainqueur de son adversaire lui fit murmurer avec effort :

— A cinquante mille thalers !...

Le silence devenait chaque fois plus profond ; alors le gros monsieur resta indécis à son tour.

Que devenait pendant cette lutte acharnée le pauvre Samuel ? Hélas ! il s'agitait avec une violence extraordinaire afin de se réveiller, parce que, disait-il, après un sommeil comme celui-là, ma misère va me paraître plus horrible et ma faim plus cruelle.

Le gros monsieur s'écria, après un instant, avec un air résolu :

— A cent mille thalers !

— A cent vingt mille !

— Eh bien donc ! alors, moi, je donne l'original pour la copie !... Et que Satan puisse t'enlever sur son dos dans le fond des enfers, homme maudit ! hurla le gros monsieur, tout bouillant de colère, en s'adressant à son antagoniste stupéfait.

Le pauvre marchand de tableaux sortit aussitôt tout confus et presque avec les larmes aux yeux. Le gros monsieur vêtu de noir s'était aussi retiré déjà, victorieusement chargé de son trophée, quand il vit s'avancer vers lui un pauvre petit homme bossu, boiteux et tout couvert de haillons ; il fouilla aussitôt dans ses poches, et lui tendit en passant quelques pièces de monnaie, le prenant sans doute pour un mendiant ; mais il ne resta pas peu surpris en entendant dire à l'homme à la bosse :

— Quand pourrai-je entrer, monseigneur, en possession de mon abbaye, de mes palais et de mes terres ? Je vous adresse cette question parce que j'en ai le droit : je suis Samuel Duhobret, le peintre du tableau que vous venez d'obtenir à l'enchère...

Et il disait à part lui : O songe bienheureux ! Plaise à Dieu que je ne me réveille jamais plus maintenant !

Le gros monsieur, l'un des seigneurs les plus riches de l'Allemagne, le comte de Dunkelsbach, prit aussitôt son portefeuille, en arracha un feuillet et écrivit quelques lignes.

— Prenez, mon brave homme, dit-il à Samuel ; je donne là les ordres nécessaires afin que vous entriez quand vous le voudrez en possession de ce qui vous revient à si juste titre. Bonjour.

Samuel Duhobret parvint bien enfin à se persuader qu'il ne dormait pas et que ce qu'il croyait avoir rêvé était bien en effet la réalité, car il prit possession de son palais, de son abbaye, de ses terres, les vendit presque aussitôt, et il se proposait déjà de vivre désormais en homme savant et riche, ne peignant plus que pour son agrément, quand le malheureux, par une déplorable fatalité, ayant voulu, peu de jours après les événements que nous venons de raconter, fêter son changement de fortune par un festin splendide qu'il offrit à tous les artistes de Nuremberg, fut trouvé mort le lendemain dans son lit, à la suite d'une violente indigestion qui l'étoffa...

Hélas ! ce pauvre Duhobret avait été plongé pendant si long-temps dans une misère si profonde qu'il en avait presque perdu l'habitude de manger ; aussi quoi d'étonnant qu'après un changement de fortune aussi inespéré le malheureux et brave artiste ait voulu tâcher de réparer un peu le temps perdu et qu'il se soit livré avec excès à un genre de délices dont il avait été sevré pendant tant d'années ?

Certes, nous l'absolvons, nous, de tout notre cœur, et nous espérons que la postérité pardonnera (comme le ciel l'a fait sans doute) à la mémoire du grand artiste pour un acte de glotonnerie que sa misère passée rendait bien excusable sans doute et que l'infortuné paya de sa vie au moment même où la fortune venait de le combler de ses faveurs.

Son tableau resta long-temps dans le cabinet du comte de Dunkelsbach et fait partie maintenant de la galerie du roi de Bavière. G. A. S.

La chanson d'un pêcheur de la Loire.

A MADAME L...

Jeune pêcheur, sur les bords de la Loire,
Dans son bateau m'a conté cette histoire
En me montrant castel aux nobles tours,
Ceint de fossés, l'effroi des alentours,
Bercé par l'onde, en voyant fuir la rive,
Moi j'écoutais heureux sa voix plaintive.
Ah ! disait-il, j'en crois notre chanson,
Je ne veux pas aimer trop grande dame,
Car si parfois son cœur s'enflamme,
Bien vite aussi la trahison
Se glisse dans son ame,
Chassant le plus doux nom.
Oui, le proverbe a bien raison,

N'aimez jamais, n'aimez pas grande dame ;
Car, voyez-vous, son ame
Est sans merci, sans amour, ni pardon !

Captif du Maure, alors Louis neuvième,
A Dieu lui seul devait son diadème ;
Ducs et barons, exilés comme lui,
Loin de leurs fiefs, succombaient sans appui.
Dans son manoir, veuve à vingt ans à peine,
D'amour souffrait superbe châtelaine ;

Un pauvre pâtre, enfant de la maison,
Seule un soir trouvant la comtesse
En proie aux pleurs, à la tristesse
(Sans doute inspiré du démon),
Par un mot de tendresse
L'interrompit, dit-on...

Ah ! le proverbe a bien raison,
N'aimez jamais, n'aimez pas grande dame ;
Car, voyez-vous, son ame
Est sans merci, sans amour, ni pardon !

« Que ce manant soit châtié sur l'heure,
» Qu'un noir donjon lui serve de demeure ;
» Que sur la paille, et la nuit et le jour,
» Le rustre rêve à son coupable amour ! »
Ainsi parlait la comtesse inhumaine.

Corps d'ange, hélas ! enchaîné par la haine,
Le pauvre enfant mourut dans sa prison ;
Mais quand sa cruelle agonie
Fut par la froide mort finie,
Long-temps après, sous le balcon
De la comtesse assez punie,
On entendit cette chanson :

Ah ! le proverbe a bien raison,
N'aimez jamais, n'aimez pas grande dame ;
Car, voyez-vous, son ame
Est sans amour, sans pitié, sans pardon !

ANTONY RÉNAL.

PIERRE-LE-GRAND.

OU UN SUCCÈS D'OPÉRA-COMIQUE.

Les archives du théâtre sont remplies d'histoires du même genre, auteurs méconnus, ouvrages incompris, premières représentations agitées de toutes les émotions et de toutes les angoisses, succès remportés de vive force et souvent contrariés, desséchés dans leur fleur, dépouillés de leurs plus beaux fruits par les tempêtes et les orages. Aujourd'hui, pour varier, je veux vous conter une histoire bien différente, une histoire qui ferait croire à l'âge d'or, et qui pourtant est vraie dans tous ses points : c'est celle d'un jeune homme, d'un provincial, qui, ayant composé le libretto d'un opéra-comique, s'en vint à Paris pour le faire jouer, et à qui le succès de son ouvrage valut sur-le-champ une de ces positions telles qu'on n'oserait l'espérer après dix chefs-d'œuvre. Ce que c'est que d'arriver à l'heure et d'avoir pour soi l'à-propos !

Le jeune homme, le provincial, c'était M. Bouilly, le futur auteur des *Deux Journées*, de *l'Abbé de l'Épée*, de *Fanchon la Vieilleuse* et des *Contes à ma fille*, mais qui alors était tout simplement avocat et venait de plaider sa première cause. Une fois seulement il avait cédé à l'instinct dramatique, dont la voix intérieure lui parlait avec assez de force, en composant une petite comédie en un acte et en vers, la *Matinée à la mode*, jouée à Tours, sa ville natale, et justement applaudie pour quelques traits d'esprit, pour quelques vers heureux, peut-être aussi parce que l'affiche l'avait annoncée comme *l'œuvre d'un jeune homme de la ville*, ce qui ne laisse pas de flatter toujours l'amour-propre départemental et local !

Sur les rives de la Loire, qu'il revit après avoir passé quelque temps sur celles de la Seine, M. Bouilly retrouva ses inspirations dramatiques. L'actrice qui l'avait le plus frappé dans le grand nombre de celles qui se disputaient le premier rang à Paris, ce n'était ni M^{lle} Contat, de la Comédie-Française, ni M^{me} Saint-Hubert, du Grand-Opéra, malgré le prodigieux talent que toutes ces femmes célèbres avaient en partage : c'était M^{me} Dugazon, de l'Opéra-Comique ; et en effet M^{me} Dugazon était une admirable actrice, qui jouait les rôles les plus divers avec une égale perfection, une vérité, une simplicité, un mélange de noblesse et de naturel, de pathétique et de gaieté dont on ne saurait donner l'idée. Donc, M. Bouilly, tout plein des émotions que M^{me} Dugazon lui avait fait ressentir, portait envie aux auteurs dont elle interprétait les ouvrages, et il crut avoir trouvé un nouveau personnage tout à fait digne d'elle dans la *Catherine Alfendey*, l'obscur paysanne, la pauvre veuve d'un soldat livonien, que le hasard réservait à l'hymen de Pierre-le-Grand et à l'empire de la Moscovie.

M. Bouilly prit pour sujet du drame lyrique les amours de Catherine et de du czar, à l'époque où celui-ci se cachait sous le costume d'un charpentier dans les chantiers de Saardam ; il en communiqua le plan à un ami, qui lui avait déjà donné de bons conseils pour sa *Matinée à la mode*, et quand sa pièce fut achevée, il reprit le chemin de Paris, vers le milieu de l'année 1789, année mémorable, et vint demander lecture au comité de la Comédie-Italienne.

La lecture lui fut indiquée pour le 12 juillet, deux jours avant la prise de la Bastille, et savez-vous de quelles notabilités se composait alors l'a-

réopage auquel le jeune auteur allait se soumettre ? Il y avait, d'un côté, MM. Clairval, Grager, Michu, Narbonne, Trial, Chenard, Philippe; de l'autre, M^{me} Gontier, Carline, Saint-Aubin, Adeline, Créty et enfin M^{me} Dugazon. Granger, à qui était dévolue la mission d'ouvrir et de fermer les portes du comité aux auteurs inconnus, avait dit à M. Bouilly :

— Vous avez un rôle pour M^{me} Dugazon ; elle est toujours placée en face du lecteur. Lisez avec courage, observez du coin de l'œil sa physiologie expressive et ses mouvements. Si ses narines se gonflent, votre pièce est reçue; et si, par un geste convulsif, elle prend des deux mains le bas de son corset pour le tirer avec force et dégager sa poitrine, vous aurez un tour de faveur.

Le jeune auteur profita de l'avis : il observa l'actrice, et, dès le premier acte, il eut le bonheur d'apercevoir le premier symptôme favorable. Pendant le second acte, les yeux de M^{me} Dugazon se mouillèrent de larmes, et à la principale scène du troisième son corset devint trop étroit. Les autres auditeurs exprimèrent chacun à sa façon une satisfaction égale, et tous se levèrent en déclarant que la réception était unanime.

— C'est votre premier ouvrage ? dit M^{me} Gontier ; et sur la réponse affirmative du jeune homme, elle ajouta : En ce cas, vous nous en ferez d'autres, et vous succéderez à notre vieux Sedaine.

— Je demande à mes chers camarades, s'écria M^{me} Dugazon, la permission de donner en leur nom le baiser d'initiation à notre jeune auteur.

Après l'accolade, elle lui demanda quel était le musicien qu'il avait en vue pour son ouvrage ; et comme M. Bouilly répondait modestement qu'incertain du sort de la lecture, il n'avait songé à personne :

— Eh bien ! reprit M^{me} Dugazon, j'en ai un à vous proposer, et dont vous serez content : c'est Grétry. Venez avec moi, je me charge de vous conduire chez lui et d'arranger l'affaire.

Sans perdre de temps, madame Dugazon monte en voiture avec les deux semainiers, Clairval et Narbonne, et s'en va trouver l'auteur du *Tableau parlant* et de *Richard Cœur-de-Lion* dans la maison qu'il habitait rue Poissonnière, en face de la rue Beauregard. L'actrice saute au cou du vieux compositeur et lui dit :

— Papa Grétry, voici une pièce qu'il nous faut mettre en musique sur-le-champ, et je viens, au nom de mes camarades, vous prier de nous en livrer la partition dans deux mois au plus tard.

Grétry, jetant un regard pénétrant sur le jeune homme qu'on lui présentait comme auteur de la pièce, lui dit avec un fin sourire :

— Je conçois qu'à votre âge on s'empare aisément de la tête des femmes ; mais vous êtes un habile enchanteur, puisque vous exercez le même empire sur les hommes. Je remercie beaucoup les sociétaires de la Comédie-Italienne de me procurer une alliance qui ranimera ma vieillesse... Toutefois, je demande à connaître l'ouvrage. Quand voulez-vous m'en faire la lecture ?

— Demain, si cela vous convient.

— Bien volontiers, mais pas avant deux heures. Je vous demanderai la permission de faire entendre votre poème à ma femme et à mes deux filles, que je consulte toujours en pareil cas. Je juge volontiers les situations musicales ; mais les femmes ont un tact, un goût, une habitude des convenances qui donnent, selon moi, une grande importance à leur opinion sur les productions de l'esprit.

Grétry ne fut pas moins content que M^{me} Dugazon et le comité de la pièce et du lecteur. L'une des filles de Grétry était mariée ; elle s'appelait M^{me} Marin, et avait composé la musique du *Mariage d'Antonio*. La seconde, appelée Antoinette, n'avait que seize ans, et sa beauté, ses grâces, son air de sensibilité souffrante n'échappèrent pas au coup d'œil furtif du jeune homme. Il y avait là pour lui une autre espérance qui fut, hélas ! bien près de se réaliser, car il était dit que tous les honneurs lui arriveraient à la suite du succès de sa pièce.

Pierre-le-Grand fut représenté le 13 janvier 1790 ; l'événement dépassa toutes les espérances. Dès l'ouverture, qui produisait le bruit, le mouvement, l'agitation d'un chantier de travailleurs, l'enthousiasme s'empara de la salle ; l'intérêt de l'ouvrage, le jeu des acteurs, et surtout la chaleur entraînée de madame Dugazon, assurèrent le triomphe du musicien et du poète. Que l'on essaie d'imaginer l'ivresse de ce dernier ! Faire une pièce, être reçu, joué, applaudi, et tout cela sans peine, sans effort, sans tracasserie, sans obstacle, n'est-ce pas merveilleux et presque incroyable pour quiconque a pratiqué les avenues du théâtre ? Mais ce n'était pas tout encore : après la représentation, les auteurs, selon l'usage, allaient remercier les acteurs.

— C'est un engagement pris entre vous et nous, dit madame Dugazon à M. Bouilly ; vous vous devez tout entier à une carrière dans laquelle vous débutez si bien.

Tandis que l'auteur et l'actrice échangeaient les compliments et les protestations, un garçon du théâtre vint avertir l'auteur que le baron de Staël, gendre de M. Necker, demandait instamment à lui parler, et voici à quelle occasion. Parmi les couplets qui se chantaient à la fin de la pièce, il s'en trouvait un où *Pierre-le-Grand* désignait le célèbre Lefort, son confident et son ami, qui l'avait accompagné dans ses voyages en Europe. Le couplet parlait des services que peut rendre un bon ministre au souverain qui cherchait à conquérir l'amour de son peuple. Le public en fit l'application à M. Necker, ministre alors populaire, et l'allusion fut saisie avec enthousiasme ; tous les regards se portèrent vers la loge de madame de Staël qui chargea son mari d'engager le jeune auteur à venir recevoir l'expression de sa reconnaissance. M. Bouilly, trop vivement ému, s'excusa pour le moment ; mais le lendemain matin le baron de Staël était chez lui et l'invitait à se rendre tous les jeudis au comité général où se tenait une réunion de savants, de gens de lettres et d'artistes. M. Bouilly

se garda bien de manquer à un si flatteuse invitation. Que vous semble d'un succès d'opéra-comique qui vous ouvre le salon d'un premier ministre, un salon présidé par une femme telle que madame de Staël et peuplé de tout ce que l'époque comptait d'hommes les plus distingués ?

Attendons encore ; nous ne sommes pas au bout.

« Je récapitulais un matin, dit l'auteur lui-même, toutes les jouissances que m'avait procurées le succès de *Pierre-le-Grand*, lorsque j'appris qu'un plus grand honneur encore m'était réservé. Parmi les couplets chantés à la fin de mon ouvrage, il en était un de dévouement au roi ; partant invocation pour son honneur et sa conservation au peuple dont il s'était montré le père. Ce couplet, dans la bouche expressive de madame Dugazon, qui l'avait lancé avec la chaleur de son âme et l'énergie de son attachement à la famille royale, ce couplet, dis-je, dans lequel Grétry avait eu l'heureuse idée de rappeler l'air si touchant d'Henri IV à Gabrielle, avait produit sur les spectateurs un mouvement électrique. On le faisait répéter à chaque représentation ; cet effet populaire servait la cause de Louis XVI, et parvint jusqu'aux oreilles de la reine, qui fit demander à Grétry les paroles et la musique de ce final de *Pierre-le-Grand* dont on parlait sans cesse. »

Grétry était le directeur de la musique particulière de la reine : à ce titre, d'ailleurs purement honorifique, il avait ses grandes entrées chez la reine ; il se rendit à Versailles et chanta lui-même ces couplets devant Marie-Antoinette, qui lui fit diverses questions sur l'auteur des paroles et témoigna le désir de le connaître. Le jeudi suivant, Grétry et M. Bouilly se présentèrent à Versailles : la reine se rappela qu'elle avait vu le jeune auteur dans une circonstance où celui-ci avait fait preuve de courage et de politesse chevaleresques. M. Bouilly l'entendit fort distinctement dire à Grétry, placé près de son ottomane : « Il est fort bien, votre collaborateur, tout-à-fait bien. »

Marie-Antoinette était marraine d'Antoinette Grétry, la seconde fille du compositeur, qui avait écouté avec tant d'attention et de sympathie la lecture de *Pierre-le-Grand*. Selon toutes les probabilités, le mariage du poète et du musicien devait en amener un autre, dont on ne tarda pas à s'occuper. Il ne manquait plus au jeune auteur que de contracter une brillante alliance, que de devenir l'époux d'une femme adorable, d'une filleule de la reine, et toujours par la magique vertu du succès d'un opéra-comique ! Mais, hélas ! hélas ! et quatre fois hélas ! les félicités humaines ne sauraient être infinies ; la fortune se lasse de voir un homme heureux, comme nous nous lassons de l'entendre appeler juste, et, quand il lui plait, aux faveurs, aux caresses, aux sourires succèdent les coups les plus violents. Ainsi, pour interrompre brusquement la série des bonheurs que l'auteur de *Pierre-le-Grand* devait à son ouvrage, il fallut qu'Antoinette Grétry, la tendre et pâle fiancée, succombât, comme sa sœur, à un mal de poitrine ; il fallut que Marie-Antoinette, la belle reine, la noble protectrice... Mais n'est-ce pas assez d'une tombe ? Détournons-nous bien vite, et n'allons pas nous heurter contre un échafaud !

PAUL SMITH.

Théâtre Des Célestins.

Rien de remarquable cette semaine que les deux premiers débuts de M. Eugène André dans l'emploi de premier amoureux.

M. André a fait preuve de qualités incontestables que nous nous empressons de reconnaître, mais que nous ne trouvons pas toutes en rapport avec l'emploi dont il s'agit. Un débit facile, une physiologie qui ne manque pas d'un certain esprit, de l'aisance, de l'habitude de la scène, beaucoup d'aplomb, disant assez bien le couplet, tout cela plaide en faveur du débutant ; mais, comme premier amoureux, M. André manque de tenue, de distinction, de ce je ne sais quoi qui fait remarquer entre mille l'homme bien élevé et de bon ton. Avant qu'il soit peu, M. André, par la force physique des choses, sera obligé d'adopter les comiques, et dans ce moment, il ne joue pas mal les *étourdis* de bonne maison, témoin le vaudeville intitulé : *une Position délicate*, dans lequel M. André joue fort bien un rôle de mari, lequel n'est pas du tout celui d'un premier amoureux.

Il faudrait s'expliquer, poser la question d'une manière plus correcte. A notre avis, le sens de l'engagement de M. Eugène André est celui-ci : remplacer souvent M. Alexandre, et servir d'intermédiaire entre cet acteur et M. Henry. En d'autres termes, M. André est appelé à tenir l'emploi en chef de premier amoureux, attendu que M. Alexandre est *jeunes premiers rôles en tous genres* ; ceci une fois compris et adopté, nous attendrons le troisième début de M. André, tout en voulant bien augurer cependant du résultat de ce début.

M^{me} Desrochers, seconde duégne, a paru une première fois dans *Sans Nom*.

NOUVELLES.

Depuis que M^{lle} Rachel est au Théâtre-Français, elle a donné 256 représentations. Les premières ont été faibles, il a fallu le temps de se faire connaître ; puis, en moyenne, les représentations se sont élevées à 4,500 francs. De sorte que la présence de M^{lle} Rachel au Théâtre-Français a

valu au caissier 1,145,500 francs environ. Il y a près de quatre ans que Mlle Rachel est attachée à la Comédie-Française.

Pendant son congé actuel, Mlle Rachel doit aller en Angleterre où elle a déjà commencé ses représentations, à Bruxelles, et à Saint-Petersbourg où elle est engagée pour dix-huit soirées à raison de la somme énorme de 36,000 roubles d'argent.

— M. Canaple, que nous avons applaudi à Lyon il y a quelques années, lorsqu'il faisait partie de notre Grand-Théâtre, et qui depuis est toujours resté à Bruxelles, vient de débiter avec succès au Grand-Opéra. Les critiques les plus sévères s'accordent pour constater le mérite du débutant. M. Berlioz écrit : « Canaple a chanté purement et tel que l'auteur l'écrivit tout le rôle de Guillaume Tell ; le bel air du dernier acte : *Sois immobile !* qu'il a eu la bonté de dire en mesure, chose à laquelle nous n'étions plus accoutumés, lui a valu de bruyants suffrages, etc. »

Dans ces éloges que Canaple mérite sans doute, il y a de la part de M. Berlioz un petit coup de patte à l'adresse de Baroilhet : c'est évident. Du reste, Canaple est engagé à l'Opéra pour la prochaine année.

— L'Odéon a célébré le 6 juin, jour anniversaire de la naissance de Pierre Corneille, chose à laquelle la Comédie-Française n'avait point encore pensé.

— *L'A-Propos* de M. Camille Doucet a obtenu un charmant succès, et Mlle Georges jouait dans *Britannicus*.

— L'auteur de la nouvelle *Agrippine* est M. le marquis de Laroche-foucault-Liancourt.

— La nouvelle comédie de M. Samson, *Un Veuve*, a été jugée très-sévèrement. Les banalités y pullulent ; on n'y trouve rien de neuf ni de saillant, et c'est l'œuvre d'un homme qui a lu et appris par cœur beaucoup de comédies.

— L'Opéra-Comique vient de représenter le *Code Noir* de MM. Scribe et Clapisson.

— Un des plus piquants causeurs de la presse quotidienne, M. Merle, raconte ainsi, dans un journal du matin, l'anecdote suivante :

« Le grand sujet de la causerie depuis quelques jours, dans les salons et dans les théâtres, est le mariage de M. Scribe. Ce spirituel et fécond auteur, aujourd'hui le mieux renté de tous nos bons esprits, après avoir fait un *Mariage de Raison*, un *Mariage d'Inclination* et un *Mariage d'Argent*, et avoir marié une foule de colonels de l'Empire, de marquis de l'ancien régime, de dandys, de notaires, de diplomates et d'agents de change, a songé à se marier lui-même : il a épousé hier une jeune et jolie veuve qui lui apporte plus d'attraits et de qualités que d'écus. On dit cependant qu'elle a un douaire de 200,000 fr., dont la moitié appartiendra à deux enfants qu'elle a eus de son mariage avec feu M. Biolay, de son vivant fabricant de liqueurs. Mme veuve Biolay, aujourd'hui Mme Scribe, appartient à une très-bonne et très-honorable famille ; elle est nièce de M. l'abbé Marduel, ancien curé de Saint-Roch.

» Le mariage a été célébré à l'église de La Villette, et une bonne berline a emporté les deux époux sur la route de La Ferté-sous-Jouarre, au château de Sérécourt, magnifique propriété de M. Scribe, où se passera la lune de miel.

» Voici la préface de ce mariage, qui pourra fournir à M. Scribe le sujet d'une jolie comédie. On sait que cet auteur a des revenus qui ne s'élevaient à guère moins de 100,000 fr. par an ; il en résulte qu'il est souvent dans la nécessité de trouver un placement à ses capitaux. Il y a trois ou quatre ans environ que M. Scribe avait 200,000 fr. à placer ; il en parla à son notaire, qui lui offrit pour débiteur un très-riche marchand de La Villette, avec hypothèque sur une propriété de plus de 800,000 fr. ; seulement l'hypothèque offerte au prêteur n'arrivait qu'à second ordre et était primée par une hypothèque de même somme présentant la dot de la fille mariée de l'emprunteur. Cette proposition ne convint pas à M. Scribe, et l'on n'y donna pas de suite. Huit jours après cette négociation avec son notaire, on annonça à M. Scribe une jeune dame qui avait à lui parler d'une affaire particulière.

» Cette dame, qui le séduisit d'abord par les grâces de sa personne et la distinction de ses manières, était Mme Biolay, la fille du marchand de vin qu'on avait proposé pour le placement des 200,000 fr. Cette dame dit à M. Scribe, en lui présentant un papier signé d'elle et de son mari :

« — Vous étiez, monsieur, dans l'intention de placer 200,000 francs ; vous acceptiez mon père pour débiteur, mais vous exigez une première hypothèque sur sa propriété : je viens vous l'offrir. Mon mari et moi ayant à cœur de venir en aide à mon père, nous avons consenti à abandonner nos droits et à vous les céder, pour faciliter la conclusion d'une affaire qui peut tirer mon père d'un grand embarras momentané.

» M. Scribe fut touché de ce dévouement filial et de l'acte de cession de la première hypothèque ; il donna une lettre à Mme Biolay pour son notaire, et le prêt de 200,000 fr. fut effectué. Depuis lors les 200,000 francs ont été exactement rendus à l'échéance, et M. Scribe avait seulement gardé, sans s'en vanter, le souvenir de Mme Biolay, qu'il n'avait plus revue. Il y a quelques mois que, dinant chez son notaire, la conversation revint sur le placement des 200,000 fr., et M. Scribe s'informa, avec une indifférence apparente, de la jolie femme qui était venue traiter cette affaire chez lui. Son notaire lui apprit qu'elle était veuve depuis deux ans. M. Scribe parut charmé de cette nouvelle, et chargea son notaire de tenter quelques propositions qui été ont si bien accueillies qu'aujourd'hui Mme Biolay est devenue Mme Scribe. »

— On nous écrit de Vienne, 17 juin :

« Hier, à l'audience du tribunal, on a plaidé une affaire assez singulière. On se rappelle que l'année dernière le congrès scientifique, dont la

neuvième session se tenait à Lyon, fit une excursion à Vienne. Un banquet immense de six cents couverts avait été commandé aux restaurateurs de notre ville. Il ne se présenta, à ce qu'il paraît, que quatre cents convives, lesquels payèrent leur dîner. Les restaurateurs ont réclamé le paiement intégral du banquet de six cents couverts à M. Donna, maire de notre ville et président d'une commission organisée pour la réception du congrès.

» M. Donna avait formé une demande en garantie contre MM. Perrin et Boitel, membres du comité des fêtes, et M. Commarmond, secrétaire-général du congrès.

» Après les plaidoiries de Mes Ponsurel et Feytcoin et de M^e Vivier, avocat du barreau de Lyon, le tribunal a condamné solidairement MM. Perrin, Boitel et Commarmond au paiement des créances des fournisseurs de Vienne, et il a donné acte à M^e Vivier des réserves de MM. Perrin et Boitel à l'égard de l'administration municipale de la ville de Lyon, contre laquelle le comité des fêtes forme une demande en garantie et en délivrance de la totalité du crédit voté par le conseil municipal pour l'organisation des fêtes du congrès scientifique. »

Nous apprenons qu'une affaire semblable est pendante devant le tribunal de Lyon.

— Un artiste qui tenait honorablement sa place dans la troupe de comédie du Grand-Théâtre, où il était engagé pour l'hiver prochain, un artiste aimé pour son talent et estimé pour son caractère, M. Germain est mort il y a quelques jours, à la suite d'une fort courte maladie que l'on se plaisait même à ne considérer que comme une indisposition. Nous ne saurions donner trop de regrets à la perte de M. Germain qui laisse un enfant en bas âge et une veuve au désespoir, et qui, enlevé jeune encore à sa famille ainsi qu'à l'art qu'il cultivait consciencieusement, emporte dans la tombe la réputation d'un acteur recommandable et d'un homme de bien.

— M. Hippolyte Souverain, éditeur de Paris, vient de publier les tomes 7 et 8 du *Foyer de l'Opéra*, charmant ouvrage qui rappelle avec avantage le succès des *Cent et Un*.

Le *Foyer de l'Opéra*, dû à la collaboration de MM. de Balzac, Léon Gozlan, Souvestre, Frédéric Soulié, Paul de Kock, Auguste Luchet, George Sand et autres illustrations de premier ordre, n'est pas autre chose qu'un recueil de nouvelles réunies en huit volumes, et parmi lesquelles nous remarquons une nouvelle de notre compatriote et collaborateur M. Antony Rénal que nous ne sommes pas étonnés le moins du monde de trouver en si belle compagnie. Cette nouvelle, intitulée : *Ce n'est qu'une femme qui se noie*, plaira à tous ceux qui aiment l'originalité et la nouveauté dans les péripéties d'un petit drame de quelques pages. M. Antony Rénal a parfaitement réussi.

Le rédacteur en chef, E. LAUGIER.

ENTREPRISE DE BONNARDEL FRÈRES ET FOUR,

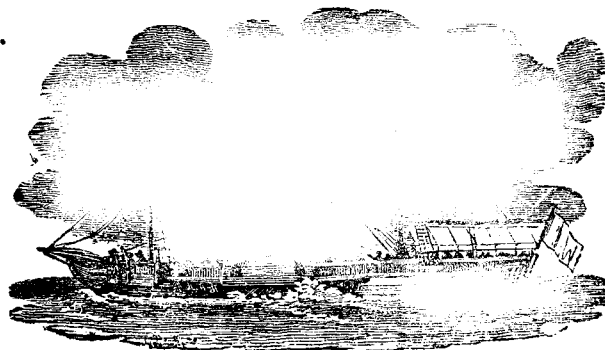
Propriétaires des superbes bateaux neufs

CROCODILE, MARSOUIN, MISTRAL, SIROCCO,

Les seuls sur le Rhône faisant le trajet d'Avignon à Lyon

EN 30 HEURES DE MARCHE,

Et de Lyon à Avignon en 10 heures.



Départs tous les jours de Lyon, port d'Ainay, sur la Saône,
à 5 heures 1/2 du matin,

Pour Valence, Avignon, Beaucaire, Arles.

BUREAUX A LYON :

BONNARDEL FRÈRES ET FOUR, quai de l'Arsenal et rue Sala, 2.

A LA RENAISSANCE DE LA VUE.

MACHIRALDO, OPTICIEN,

Place du Collège, n° 17, à Lyon,

A l'honneur d'informer le public qu'il est toujours l'unique possesseur, dans cette ville, de verres à lunettes nouvellement perfectionnés, ayant par leur forme particulière et leur parfaite transparence, inconnue jusqu'à ce jour, la propriété de ramener les vues usées et altérées par les maladies, et de bonifier la vue aux myopes.

Les essais auxquels ils ont été soumis ont produit des résultats qui ne laissent rien à désirer, et sont un sûr garant pour les personnes qui voudront l'honneur de leur confiance.

